

encore présents au milieu de nous, ont vu s'éteindre cette ancienne et magnifique tradition, pour des causes qui j'ignore, et qui à coup sûr, nous furent bien funestes. Ce que nos confrères racontent, avec plaisir et enthousiasme, de ces fêtes si suaves, si intéressantes, suffit à pénétrer de regret ceux d'entre nous qui n'eurent pas le bonheur de pareilles jouissances.

Imagine donc, cher ami, une grande salle remplie des plus hauts dignitaires de Rome, puis un théâtre sur lequel apparaissent tour à tour nombre d'élèves, représentants des diverses parties du globe. Chacun d'eux porte au front le sceau dont la nature a marqué sa race, et chacun d'eux vient, en sa langue maternelle, soit à titre de poète, soit en qualité d'orateur, chanter Dieu, ses œuvres, ses institutions. Voilà qui est beau, voilà qui est grand ! Plus de cinquante langues, toutes différentes entre elles, mais toutes exprimant dans leurs plus beaux sons, sous leurs plus belles formes, les mêmes sentiments de la foi la plus pure, et de l'amour le plus sincère ! L'on pourrait dire plus de cinquante nations se donnant la main, se réunissant en un véritable concert de louanges vers le Bienfaiteur Universel, qui veut fournir à tous les moyens de salut, à tous le gage de l'immortalité ! Faut-il donc qu'ici bas les plus belles choses aient aussi leur fin, et qu'il n'en reste plus dans l'âme que de lointains souvenirs ! Celui-là du moins trouvera une impression durable dans les esprits de ceux qui ont été témoins de ces fêtes d'autrefois. Bien plus, espérons qu'avec le retour de meilleurs temps pour l'Eglise, les élèves de la Propagande verront de nouveau ressusciter au milieu d'eux ces traditions du passé, dont la mémoire est si chère à tous.

Aujourd'hui, 12 janvier, aurait lieu cette académie des langues, si nous n'étions privés d'un pareil bonheur. Néanmoins, en souvenir d'une si belle fête, les supérieurs donnent congé. Il faut donc que je te dise, en terminant, cher ami, comment nous avons su profiter de la vacance, pour faire une expédition quasi-aérienne et escalader le ciel. Tu as entendu parler de la coupole de St-Pierre, de sa hauteur, puis de la boule qui la couronne, et enfin de l'honneur que les étrangers attachent à l'ascension de cette boule. Je l'ai faite moi aussi, et j'en suis revenu sain et sauf, ravi, émerveillé, stupéfait. Quand de l'immense place de St-Pierre, qui précède l'entrée de l'illustre basilique, l'on élève le regard vers ce petit globe suspendu dans les airs au faite de la coupole, il semble que la main suffirait à le porter. C'est chose remarquable qu'à St-Pierre tout est illusion. Vous apercevez d'assez loin une statue dont les proportions vous pa-

raissent bien ordinaires, puis, vous en êtes-vous rapproché, c'est un géant. Ainsi de la boule dont nous avons fait courageusement l'ascension.

Pour se rendre tout d'abord au-dessus de la voûte, une pente tournoyante et presque insensible vous y conduit sans fatigue, et vous pouvez, en jetant un coup d'œil sur le mur, tout le long du chemin, prendre connaissance des rois et reines, princes et princesses, qui ont parcouru la même voie que vous, et dont les noms sont là inscrits sous vos yeux. Parvenus sur la voûte, il vous faut maintenant gravir les degrés de la coupole, monter, monter toujours avec persévérance. Ça et là sont des ouvertures, qui en laissant pénétrer la lumière, vous permettent en même temps de laisser tomber votre regard sur la cité qui s'étend à vos pieds. Mais courage, encore un soupir, et bientôt nous y sommes.

Nous sommes au faite de la coupole, et la vue se repose avec jouissance sur les beautés du panorama qui se développe sous tant de formes variées. Immédiatement sous vos yeux, c'est Rome aux sept collines avec ses dômes, ses fleches, ses palais, sont fameux Tibre et ce caractère d'antiquité qui lui est propre. Plus loin, d'un côté les montagnes du Latium, de l'autre la mer, puis la campagne romaine. C'est d'un aspect enchanteur.

Mais allons ; n'oublions pas la boule, il y aurait honte à redescendre sans y être entré. Il est vrai que la rampe se rétrécit sensiblement, qu'il faut plier la tête et se faire petit. Qu'importe ! Encore un effort : tâchons de pénétrer par une ouverture qui n'a pas deux pieds de diamètre, puis c'est fait. Est-ce bien croyable ? nous entrons comme dans un ballon, à plus de 150 pieds du sol, dans ce globe étrange qui nous apparaissait si petit tout d'abord, et qui peut cependant contenir seize personnes.

C'est là, n'est-ce pas, cher ami, une expédition glorieuse. Je suis vraiment fier. Voilà aussi tout ce que je puis te dire aujourd'hui de St-Pierre. Le reste accable l'esprit d'immensité, de majesté, de grandeur et d'harmonie dans les proportions. C'est tout un monde de chefs-d'œuvre, que l'œil ne peut se lasser de contempler, et pour lesquels l'admiration et l'étonnement ne font que grandir, à mesure qu'on les revoit. Bien des livres parlent de St-Pierre. Aucun n'en peut donner une idée, qui puisse suppléer à un simple coup-d'œil. Il faut voir et admirer. C'est une merveille des siècles passés, devant laquelle se prosterneront les siècles à venir.

Adieu !

1....

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 12 FÉVRIER 1880.

St-Basile et St-Grégoire de Nazianze.

Comme nous le disions la semaine dernière, M. l'abbé L.-N. Bégin a ouvert, jeudi dernier, la série des conférences qui devront se donner à l'Université d'ici à Pâques. Qu'il nous soit permis de dire que l'attention avec laquelle il a été écouté prouve que, comme toujours, il nous a tenus, pour ainsi dire suspendus à ses lèvres par la magie d'un style pur et élégant et le charme d'un intérêt toujours soutenu.

Le sujet était : St-Basile et St-Grégoire de Nazianze ; deux saints illustres entre tous, que la conformité d'études et de travaux, la ressemblance des luttes et des victoires et surtout une étroite et inaltérable amitié rendent inséparables. Vivant tous deux à une époque où le christianisme avait encore à soutenir des luttes terribles contre la tyrannie des derniers Césars, païens ou ariens, ils virent presque toujours, grâce à leurs vertus et à leurs talents remarquables, leurs combats couronnés de succès. Unis dès leur jeunesse par la liaison la plus intime, ils se soutinrent pendant toute leur vie par leurs mutuels conseils, n'envisageant dans toutes leurs actions que la gloire de Dieu et le soulagement de l'humanité souffrante. C'était vers ce but que se dirigeaient toutes les facultés de leur âme. Ce zèle ardent pour la piété chrétienne ne les empêcha pas de se rendre très-habiles, non-seulement dans l'éloquence, mais encore dans la poésie et dans toutes les branches de la littérature.

Les circonstances les plus marquantes de leur vie, les principaux faits de leur longue et périlleuse carrière sacerdotale et épiscopale, leur énergie à l'épreuve et leurs héroïques vertus ont été mises de main, de maître dans leur plein jour, et le conférencier a su en tirer des pages magnifiques.

Comme écrivains leur vrai caractère et leur mérite réel n'ont pas été appréciés avec moins de justesse et de discernement. St Basile a une éloquence mâle et fleurie ; il joint à un style pur et élégant la gravité chrétienne unie aux charmes d'une imagination brillante. Saint Grégoire se sent un peu des défauts de son siècle ; son style est un peu trop soigné, mais il est plein de vigueur et d'élevation dans la pensée. Enfin tous deux et particulièrement St Basile ont laissés des ouvrages dignes des plus beaux temps de l'ancienne Grèce.

Cette première conférence inaugure on ne peut mieux la série des cours public de cet hiver. Quel bonheur pour nous